

SEPT ANS D'AMOUR



Lui n'appartait que dans la dernière scène, celle de la fête. Mais il capture tous les regards. Elle est archivée aux Archives départementales et, grâce à ses recherches, elle met le professeur Cauvin sur la piste...

Catherine Cros est professeur de gestion administrative dans un lycée beauvaisien. Son métier la passionne mais, avant, elle a travaillé vingt ans dans un cabinet d'audit financier. Le peine à l'imaginer dans ce rôle tant elle est vive à parler. *Communiquer* est le verbe qui semble le mieux la définir. Et *œser*...

C'est une amie qui lui a parlé de cette drôle d'aventure maraiso-martinodienne. Dans son premier mail, elle précise qu'elle est Franco-Affricaine — née au Bénin. Dans le second, quand elle a lu très vite le scénario, elle s'étonne des points de convergence avec son aventure à elle : elle a un cheval gitan ! Plus exactement un irish cob né près d'Amiens, à Poulainville (!), dont l'espèce est celle que privilégient les Gitans irlandais ! Ils sont "engagés" sur-le-champ, elle et... Baxter !

Sur les chevaux, Catherine est intarissable.

C'est pourtant par hasard, et en surmontant sa "trouille bleue", qu'elle les découvre. Elle a vingt-sept ans et sa copine fait du cheval. Catherine est conquise. Son premier compagnon à quatre pattes est Chékir. Il a aujourd'hui trente-cinq ans, c'est un "mésenguy", il est né à Villotran. Baxter, lui, n'en a que sept. Catherine a craqué devant ses yeux bleus et ses cils — un blanc et un noir — "dont toutes les petites filles tombent amoureuses".

Lorsqu'elle vient pour le tournage de la fête, sur la pelouse de la résidence de Flambrémont, d'abord elle est très méfiante : "On ne peut prévoir comment Baxter va réagir au bruit, à l'agitation autour de lui. Le cheval est sans défense, il n'a qu'une réaction d'instinct, prendre la fuite". Mais le climat est à la paisibilité et à la gentillesse familiales et Baxter se sent en confiance avec les caresses des enfants. Il vient même poser sur la photo de groupe. "Il faut dire que l'irish cob n'est pas fait pour les travaux des champs. Lui, son truc, c'est de tirer une roulotte..."

Quant à la Kadjoia Logossah qu'elle incarne dans le roman-photo, c'est un rôle dans lequel elle s'est sentie tout de suite à l'aise, un rôle — "Je suis un rat de bibliothèque !" — qui a à voir avec l'enseignement qui est pour elle, elle le reconnaît, une grande passion. Avec ses élèves elle finalise ces jours-ci une collecte de livres pour le Bénin. J'oubliais : elle écrit des nouvelles. "Elle écrit bien !" me confie Baxter. "Tiens, tu parles, toi ?" No comment.



Gaby Lemoine

UNE BELLE UTOPIE



Il a plusieurs traits communs avec "Alfred", le poète d'"Une histoire commune" : le goût de la rime et de la convivialité, le rire et l'optimisme... Mais des deux, quel est le plus bavard ?

Il fut le premier avec qui j'évoquai ce projet et auprès de qui je pris mes nécessaires repères historiques sur le Saint-Martin des années 40. Il n'est pourtant pas Martinodien de naissance (c'est mieux : il l'a choisi) : "Gaby de Cauvigny" est son surnom de plume — car il écrit. Des poèmes, il vient de sortir un troisième recueil au titre un rien nostalgique, "Les nuages passent..."

De sa jeunesse à Cauvigny il a gardé le goût de l'action socioculturelle. Du théâtre notamment, qu'il pratiqua au Foyer rural d'Uilly-St-Georges. Il chantait même sur scène et fit une audition chez la Génovéfène la plus connue,



la chanteuse Mireille (celle du "Peut conservatoire"... Il travailla surtout au Service d'éducation pour la Santé (à la Sécurité sociale) où il promut, dans les écoles, les collèges et les lycées, le cinéma et le théâtre éducatifs.

Pas étonnant qu'il ait mordu tout de suite dans "Une histoire commune". "J'aime tout ce qui crée du lien entre les gens. Je souffre du mode de vie trop individualiste d'aujourd'hui qui cloisonne et isole. Ce projet, c'est une belle utopie. Et puis le sujet central est de ceux qui appellent les convictions profondes, même si mon propre personnage est empreint de fantaisie et de légèreté." Car Alfred versifie sur les ânes et le temps qui passe, tout comme sur Jean Laitrière.

Il reconnaît que les séances de pose n'ont pas été si évidentes : son regard papillonnait sans cesse et le photographe a dû faire preuve de patience à son égard. Ça et l'envie de parler, qui est souvent chez lui celle de partager un bon mot. "Je ne sais si Alfred ferait un bon poète. Mais à le fréquenter j'ai pris bien du plaisir. Je cherchais un pseudo, il me va à ravir. Voyez comme la rime à mes lèvres s'apprête : c'est en alexandrins qu'avec vous je disserter." Je ne suis même pas sûr, ce petit quintil, qu'il l'ait préparé ! Il est tellement dans son personnage...



Élisa Caffin et Florian Feller

« VENEZ COMME VOUS ÊTES »



« Une histoire commune » leur a donné des rôles taillés sur mesure. Comme leurs personnages ils sont pleins d'humour, enthousiastes et passionnés.

C'est vraiment par le plus grand des hasards qu'ils ont entendu parler de ce projet : ils étaient là, à la mairie d'Aux-Maraais, quand les gens de la Cyrène sont venus en parler avec le maire. Ils ont pris part à la conversation et trouvé l'idée à ce point inattendue, « tordue pour tout dire », qu'ils ont décidé d'en être, « pour n'importe quel rôle s'il faut déparner ». Ce qui leur a plu, c'est l'idée de ne pas se retrouver en situation de jouer théâtralement un rôle mais « comme au McDo, de venir comme on était. »

Le scénario leur a proposé des rôles qui leur collent à la peau. C'est eux qui proposent à

Pierre Paxa l'idée des panonceaux évoquant la vie de ce gamin, Jean Larivière, pour mettre en éveil les Martinodien et les Maraisiens. Élisa dit de Florian : « Ça ne m'étonne pas de lui, il en serait capable ! » Car justement, la communication est leur domaine professionnel. Dans l'histoire c'est encore eux qui élaborent l'invitation pour l'inauguration du « Petit Musée éphémère » et, voyez la coïncidence, ils sont graphistes. Niza et Babik sont amoureux et, ça, Élisa et Florian n'ont aucun mal à le jouer...

Ils se sont sentis de suite en affinité avec le scénario : ils aiment qu'un fond historique soit présent, que ça se rattache à des faits réels. « Le thème était fédérateur, c'est une histoire dans laquelle on se retrouve pour les valeurs qu'elle porte. »

Ils n'ont pas « préparé » les séances photo, juste lu de quoi ça parlait. Ils se sont laissés porter. « On nous a demandé du jeu. On ne s'est rien refusé, on a essayé. On s'est senti suffisamment à l'aise pour faire des propositions sur la gestuelle, la mise en scène, les éléments de décor. »

Ils n'ont pas encore lu *in extenso* le texte original d'« Une histoire commune ». Ils se réservent pour le spectacle, « Sinon nous n'aurons plus de surprise ». Des surprises ils en auront parce que, même après les séances de pose photos, ils ne visualisent pas encore vraiment ce que sera la part des comédiens pour jouer une histoire que d'autres – eux – auront déjà « interprétée ».

Ils ont aimé par-dessus tout « les moments où l'on se sentirait heureux d'être ensemble ». Comme le dimanche après-midi dans le Parc de Flambermont, « C'était presque un regroupement familial, avec cette magnifique surprise que Catherine Cros soit venue avec son cheval Baxter ». Ou la séance chez Carole et Daniel Morrtelecq qui s'est prolongée par un apéritif – « intergénérationnel » disent-ils puisque, en dehors d'eux, les autres étaient...

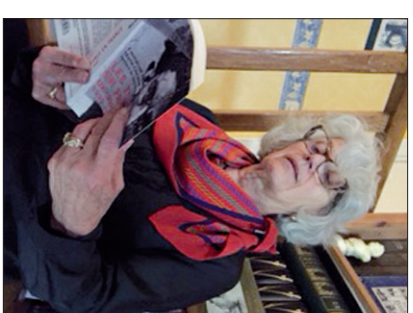
Carole et Daniel Morrtelecq

« ON A BEAUCOUP APPRIS LES UNS DES AUTRES »

Ils tiennent, dans « Une histoire commune », les rôles du professeur Cauvin et de sa femme Irène.

Mais ils ont également prêté leur maison... au couple Paxa et à leurs enfants, tandis qu'eux

avaient élu domicile chez les amis Boissel, à Aux-Maraais !



Ils ont pris beaucoup de plaisir à ces petits boulevers du quotidien : « Nous avons beaucoup aimé la maison des Boissel chez qui nous avons tourné. Nous nous sommes sentis immédiatement en connivence alors que nous ne nous connaissions pas. »

Et puis cette double implication, un peu déroulante au début, des Cauvin et des Paxa leur a permis d'entrer véritablement dans l'histoire. Ils imprimant le texte, ils le lisent et le relisent, ils le stabilisent. Ils soulignent tout ce qui peut leur donner des indications sur le jeu : des accessoires (par exemple le cartable du professeur) mais aussi des attitudes (l'étonnement, l'inquiétude, l'incompréhension...). Bref, un travail de pros.

Rien d'étonnant à cela : ils ont une fille comédienne (et auteure de théâtre) dont ils

suivent de près le travail et qui les sollicite beaucoup. Parce que ce qui va leur être demandé a « quand même un peu rapport au théâtre. » Ils apprécient de se retrouver



dans leurs personnages. « Les Cauvin sont des gens attachants, bienveillants. On entre facilement dans nos rôles. »

Malgré tout, avant la séance de pose, ils sont dans l'ignorance de ce qui va leur être demandé. « Quand le metteur en scène explique aux autres acteurs, tout semble limpide mais quand c'est à nous, cela devient tout à coup beaucoup moins évident. » Ils trouvent que la photo n'est pas si simple, et que c'est même plus difficile de poser que d'aller au bout de son mouvement.

Ils sont tellement dans leurs personnages qu'ils regrettent de ne pas les avoir davantage « travaillés ». Daniel se dit que, s'il avait su comment les choses allaient se passer, il aurait préparé pour de vrai une intervention professionnelle sur l'église !

À propos d'église, ils habitent non loin de la chapelle de l'Immaculée Conception, à St-Martin. Ils n'y étaient jamais entrés. Quand ils l'ont vue aménagée (avec des penderillons noirs) pour les besoins de la prise de vue, ils se sont dit qu'il fallait y faire quelque chose. « On pense à une exposition de photos du tournage avant les représentations du spectacle. » Une belle idée, non ?

Carole et Daniel ont été très sensibles à la gentillesse de tous ceux qu'ils ont côtoyés. Ils disent avoir « beaucoup appris des autres », à les regarder faire et à échanger avec eux.